

# ARCHITECTES SANS IMPÉRATIFS

Par Sytse de Maat, architecte en thèse avec le professeur Pierre Frey à l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne.

Quel rôle dans la conception de logements de masse pour les architectes occidentaux, enchaînés dans un monde régi par les industriels, où l'utilisateur est presque toujours absent ? S'inspirer des habitats informels pour concevoir de l'habitat populaire, c'est inverser les processus participatifs et repositionner les occupants au centre de toute démarche. Au-delà du bénéfice pour ces derniers, la profession y retrouverait un rôle valable.



Les habitats informels interpellent. Avec plus d'un milliard de résidents, les habitations spontanées, les quartiers de squats et les villes non planifiées attirent l'attention des architectes, des urbanistes et des aménageurs urbains. Peut-être s'y intéresse-t-on de plus en plus à cause de la ressemblance entre habitats informels et Internet, son actuelle liberté créatrice et son niveau de formalité caractéristiquement bas. Probablement, le sens de l'initiative personnelle et la créativité qui émanent du monde sans design de la construction informelle deviennent-ils un refuge bienvenu pour les créatifs de pays occidentaux très formalisés.

Certains professionnels voient dans ces habitations l'opportunité de produire du design. Ils souffrent du syndrome selon lequel « si le seul outil dont on dispose est un marteau, tout finit par ressembler à un clou », ce qui veut dire que les seules solutions qui leur semblent plausibles sont des structures construites. Leurs projets architecturaux et urbains finissent inévitablement dans la corbeille lorsqu'il s'avère que les problèmes qu'ils prétendent résoudre n'existent pas. De telles contributions sont aussi appropriées que l'envoi de livres de cuisine pour lutter contre la famine.

Heureusement, nombreux sont ceux qui reconnaissent la multidisciplinarité de la profession et s'efforcent de réinventer le rôle de l'architecte. Maître constructeur au début du XX<sup>e</sup> siècle, puis dégradé en gardien de l'esthétique dans le processus de construction high-tech, l'architecte devient aujourd'hui l'entraîneur d'une équipe de joueurs égaux.

L'origine de ce repositionnement se trouve dans l'industrialisation des logements de masse. Pour produire un grand nombre d'habitations économiques, les ingénieurs ont mis au point des habitats hautement standardisés, pour lesquels il fallait logiquement inventer des habitants standards. Mais on a fini par se rendre à l'évidence : les habitants n'étaient pas interchangeables et la participation des usagers était nécessaire pour créer des logements habitables. Toutefois, cela posait un réel problème économique. Pour assurer des coûts réduits, les processus de la construction industrielle prennent le pas sur l'idée et sur le projet, ce qui est typique d'un marché basé sur l'offre. Or, satisfaire les vrais besoins des habitants et tenir compte de leur diversité imposerait une véritable interaction entre l'utilisateur et l'habitat. Le marché du coup serait fondé sur la demande. Mais ce type de marché est incompatible avec la production de masse. Fondamentalement, la participation de l'utilisateur ne fait pas bon ménage avec le marché du logement de masse, pas plus que la diversité avec la standardisation. De plus, le terme de participation implique que l'utilisateur est un élément extérieur aux projets du développeur, qui sont après tout dominés par les intérêts de l'industrie du bâtiment.

Pour gérer la diversité, le moyen le plus naturel est la créativité. Elle nous permet de répondre à une variété infinie de phénomènes et donne le sentiment de contrôler et d'avoir réussi quelque chose. Gérer la diversité nous relie au monde ; cela nous aide à ressentir qui nous sommes. Au contraire, la standardisation nous rend étrangers à nous-mêmes. C'est bien à cause de ce sentiment d'aliénation que l'utilisateur a été invité à participer au projet de construction. Les tentatives pour

créer un environnement construit où les gens se sentent chez eux forment une histoire mythique, sans cesse recommencée, digne de Sisyphe et dans laquelle les protagonistes se sont prêtés successivement à la planification participative, l'action urbaine, l'animation, ou la médiation, pour ne nommer que quelques exemples. Pour autant, le problème fondamental n'a toujours pas été résolu, et l'on finit par s'apercevoir que la participation est intégrée au système industriel, puisque son objectif est de voir les usagers y participer. Si, par contre, le but est vraiment de contribuer à la vie de l'utilisateur, il faudrait que les dynamiques de la participation s'inversent. Les experts devraient participer à la vie des habitants et étudier la manière dont ils interagissent avec leur logement. Pour les architectes, une question s'ensuit. Pour quelle équipe jouons-nous : les usagers ou l'industrie ?

Le terme énigmatique de « Nouvelle architecture vernaculaire » a été inventé par Pierre Frey pour décrire un mouvement architectural composé de professionnels, diplômés en architecture ou en ingénierie, qui ont décidé de ne pas se plier aux contraintes du marché globalisé des matériaux de construction (acier, verre, béton). On imagine souvent le vernaculaire comme une chose du passé, traditionnelle, folklorique. Mais aujourd'hui, nous pouvons l'utiliser pour tracer de nouvelles limites. La définition d'Ivan Illich nous permet de distinguer ici le vernaculaire de l'architecture « design » : « *[Le vernaculaire] désigne le contraire d'une marchandise. Vernaculaire signifie fait maison, tissé maison, élevé maison ; de tels objets sont faits uniquement pour la maison.* » Souvent, l'architecte du Nouveau vernaculaire joue dans les deux camps : il réalise des projets vernaculaires tout en vivant de programmes commerciaux standardisés. Il peut alors jouir d'une grande liberté tout en ayant une vie rangée dans une économie fortement systémique.

Dans un Occident très institutionnalisé, presque tout le monde travaille et vit dans un cadre non vernaculaire « marchand ». Cette institutionnalisation est tellement omniprésente qu'il est difficile d'imaginer une société sans ; pourtant, c'est son niveau qui permet essentiellement de faire la différence entre pays en voie de développement et pays développés. Les habitats informels ne font pas partie de ce monde systémique, d'où le terme « informel ».

De la même manière, on comprend que la participation de l'utilisateur et l'habitat de masse sont inconciliables : l'une est de l'ordre vernaculaire, l'autre est une marchandise, ce qui nous amène au problème fondamental des logements de masse. Pour qu'un logement devienne un foyer, l'utilisateur doit vivre en complète autonomie (décision de soi-même). Un cadre vernaculaire renforce cette autonomie. Les choses en dehors de la maison sont soumises à l'hétéronomie (décision des autres), si bien qu'on pourrait dire que le marché et la marchandise d'Ivan Illich coïncident avec l'hétéronomie. L'habitat de masse est donc typiquement hétéronome puisqu'il est dessiné, construit et financé par d'autres. Se sentir chez soi, dans un des appartements génériques à louer dans une tour en béton, est à tout le moins un défi. L'habitat devrait respecter l'autonomie des occupants, mais, dans le logement de masse, l'appartement est fortement déterminé par des intervenants anonymes. Par exemple, le nombre de membres de la famille est limité à un standard, d'abord en réduisant la famille à sa forme nucléaire (un



## Le succès de ces stratégies à intervention minimale, surtout comparées à celles de la production industrielle, nous conduit à une extrapolation qui interpelle : les habitats informels ne seraient-ils pas plus une solution qu'un problème ?

couple et des enfants), ensuite en compartimentant la maison selon des fonctions (salon, cuisine, chambres). De telles restrictions pèsent lourd sur la vie de tous les jours.

La définition d'Yvan Illich nous aide aussi à comprendre ce qu'est un habitat informel : il est vernaculaire, construit non pour le marché immobilier, mais pour habiter et avoir un foyer. Ainsi, les squatters et les habitants informels éprouvent un grand sentiment d'autonomie et ils ne sont pas prêts à y renoncer au nom des « plans de réhabilitation » hétéronomes. C'est peut-être le problème fondamental des nombreux programmes d'éradication des bidonvilles. Les aménageurs, les autorités et les architectes qui participent au système d'hétéronomie peinent à comprendre qu'il est quasiment impossible, pour les gens qui ont l'habitude d'un haut degré d'autonomie, d'emménager dans un nouveau logement qui en offre peu. John F. C. Turner a expliqué la valeur de l'autonomie en déclarant : *« Les défauts et les imperfections de votre logement sont infiniment plus tolérables s'ils sont de votre responsabilité et non de celle d'un autre. »*

Parmi les stratégies réussies, certaines intègrent l'idée que les usagers puissent être en charge de la construction. Des études aux États-Unis ont montré que les propriétaires constructeurs sont tout à fait capables de produire des logements convenables dans des budgets réduits, en apportant leurs propres initiatives, ingénuité et énergie, évitant ainsi le lourd fardeau financier accompagnant l'externalisation. De plus, il semble que lorsque la construction est laissée à l'initiative personnelle, le coût final des travaux est réduit d'au moins 50 % par rapport à une approche institutionnelle. Une autre stratégie, initiée par John F. C. Turner, est le plan « Site et services » : les terrains, vendus à des prix abordables pour les défavorisés, incluent les équipements qui nécessitent des investissements à l'échelle du quartier. Les nouveaux propriétaires peuvent construire leur maison en fonction de leurs propres idées et de leurs ressources. « Site et services » admet que la plupart des familles défavorisées construisent leur propre abri. Plusieurs facteurs contribuent à son succès. D'abord, il s'ouvre largement à l'initiative de l'utilisateur, évitant ainsi l'inadaptabilité de la production industrialisée. Ensuite, toutes les actions de création, de mise en fonctionnement et d'utilisation du bâtiment contribuent au sentiment de réussite, d'appartenance et d'attachement de l'utilisateur, ce qui permet d'établir au final un foyer à l'image de soi-même. Le succès de ces stratégies à intervention minimale, surtout comparées à celles de la production industrielle, nous conduit à une extrapolation qui interpelle : les habitats informels ne seraient-ils pas plus une solution qu'un problème ?

L'industrialisation étant l'outil principal de développement en Occident, il se pourrait donc qu'elle soit le marteau qui fait que tout ressemble à un clou. On pense que la participation la rend tolérable, alors que l'utilisateur n'a aucun intérêt à y être intégré. Au contraire, d'un point de vue humaniste, la technologie et ses organisations devraient être au service des gens, ce qui veut dire que les experts offrent leurs services pour pouvoir participer à la vie des habitants.

Là encore, quelle est la raison de l'attraction des architectes pour l'habitat informel ? Clairement, le design ne peut pas aider les gens qui savent créer leurs propres logements mieux que quiconque. Les professionnels de ce sujet parlent de « villes générées par l'utilisateur », d'« intervention par acupuncture », d'« habitat populaire contemporain », d'« architecture nécessaire », de « design urbain participatif », d'« urbanisme d'action » et d'autres termes qui partagent la même vision tout en modestie de la position de l'architecte. « L'intervention par acupuncture » offre peut-être le contraste le plus fort avec l'action du maître constructeur classique. Par des actions petites mais précises, l'architecte met en marche un développement, un flux d'énergie dans la bonne direction. Le nouveau rôle de l'architecte est d'observer et d'entraîner, d'aider les gens en formalisant leurs idées avec les moyens disponibles. Il faut avoir conscience des liens qui unissent les habitants à leur maison. Il faut être sensible à l'autonomie et aux potentiels de l'initiative individuelle aidée par les réseaux sociaux. Avant tout, cela nécessite de l'empathie et du respect envers la manière qu'ont les gens d'interagir avec le bâti et leur environnement.

On suggère ici que l'approche du Nouveau vernaculaire dans l'habitat social bénéficierait de la créativité, la ressource la plus puissante chez les gens, et du développement de l'interaction usager-bâtiment. De plus, elle aide à aller vers des directions non conventionnelles, loin du fonctionnalisme et de l'efficacité, vers une architecture d'usage, de foyer et, plus loin, vers la construction comme un mode de vie en symbiose avec l'utilisateur.

L'outil le plus important qu'on puisse apporter à l'habitat informel est certainement « le regard de l'architecte ». Ce regard qui voit, touche et sent l'environnement bâti et que les autres ne semblent pas avoir. Prêter ce regard aide les habitants à réfléchir à leurs besoins et à leurs réussites, suscite des occasions et des idées, et finalement les motive et les inspire dans leurs initiatives et leur ingéniosité. L'architecte peut ainsi agir assez facilement dans un environnement très sensible à l'intrusion et à l'hétéronomie.

L'architecte ne pourra jamais concevoir des habitats informels, et les habitants informels ne demanderont jamais à un architecte de concevoir leur logement. Pourtant, les deux mondes se rencontrent pour une raison profondément humaine : la curiosité. Pour les architectes, l'habitat informel permet d'échapper au monde systémique, trop familier, pour entrer dans cet autre univers fascinant et ses créations improbables. Les habitants sont curieux de voir avec l'aide d'un architecte. Réinventer le rôle de l'architecte, c'est redécouvrir qu'au centre de notre travail, se trouve l'utilisateur. ●

TEXTE ET PHOTOS : SYTSE DE MAAT